

Au premier semestre, à partir de mon corpus, je me suis interrogée sur le statut intermédiaire occupé par le jardin, à la fois contrôlé et indomptable, pensé par l'Homme et pour l'Homme, mais dans la recherche d'une évasion au milieu humain. Cela m'a mené à me renseigner sur le savoir-faire régional et générationnel sur lequel repose la pratique du jardinage, mais aussi sur le paradigme de la nature bienfaitrice et sur les stratifications qui structurent le jardin. A travers les différentes analyses que j'ai pu étudier, je me suis demandé comment les jardiniers se servent d'un espace considéré comme porteur d'une pureté naturelle, en l'asservissant et en l'incorporant à la vie sociale. J'ai conclu de mon premier travail, que le jardin n'est pas un espace dépourvu de règles, de coutumes, d'idéaux et de contraintes sociales. C'est un espace qui permet de se détacher momentanément de la société, tout en la perpétuant et en la régénérant à une échelle plus réduite. Pour les différents jardiniers interrogés, le jardin « se pense », « se rêve » voire s'intellectualise. Ce n'est donc pas un espace sauvage à l'abri de la « corruption humaine », mais un espace qui s' imagine et existe justement par l'intervention de l'Homme. C'est un espace qui existe car il est vécu. Tim Ingold résumerait sûrement cela en disant que la pratique horticole « porte à l'existence » l'espace du jardin. Par ailleurs, si je préfère qualifier le jardin « d'espace » et non de « lieu », c'est afin de faire la délimitation que propose Michel de Certeau entre le lieu inerte et l'espace animé par des pratiques. La structure du jardin et son statut à la fois extérieur vis-à-vis du domicile du jardinier et intérieur du point de vue de la rue, m'a intrigué lors de mes recherches du premier semestre. Au second semestre, l'accès au terrain m'a permis de resserrer mon sujet et de le confronter au contexte actuel.

Pour beaucoup, le confinement a été l'occasion d'un « retour à la nature ». Je me suis alors posée plusieurs questions : Comment des urbains ont adapté leur espace, de manière à faire entrer l'extérieur proscrit au sein de l'intérieur imposé ? Qu'est-ce que le confinement en milieu urbain suppose en matière de rapport aux plantes et à la végétation ? A-t-on pu observer une intrusion de l'extérieur sur l'espace intérieur quotidien ? Finalement, les discussions que j'ai pu avoir m'ont permis de comprendre, que ces questions ne se limitent pas à la situation exceptionnelle du confinement. Pour de nombreux urbains, allier ville et jardinage était déjà une problématique à laquelle ils avaient trouvé des solutions.

Dans mon protocole de recherche, je prévoyais de suivre des groupes privés Facebook, où se rassemblent des passionnés de jardinage vivant à Toulouse. Ma première approche du terrain était donc virtuelle et devait être complétée par des observations au sein d'un jardin partagé. Mes premières observations semblaient indiquer que si le « jardinage de ville » prôné par le groupe Facebook, propose de transformer la pratique du jardinage en loisir d'appartement, le jardin partagé renouvelle la volonté de créer un espace hors des murs, hors de la ville. Mes entretiens m'ont permis

de remettre en question cette première constatation. J'ai obtenu ces entretiens grâce au groupe privé Facebook « Troque ta plante -Conseils, astuces, partage ». Ce groupe possède une « antenne » spécialement réservée aux « troqueurs » de Toulouse. Les membres partagent des

techniques, des photos, proposent des trocs de plantes, demandent des conseils. La page est très dynamique et chaque post reçoit de nombreux commentaires. Il s'agit d'un réseau de communication, de transmission, de partage, qui débouche parfois sur des rencontres réelles, puisque les membres se rencontrent lors d'échanges de plantes. C'est essentiellement sur ces deux groupes que j'ai mené mes observations. Comme n'importe quelle utilisatrice, j'ai posté une annonce afin de rencontrer des « jardiniers de ville » et avoir la chance de découvrir leur « jardin ». J'utilise l'appellation de jardin pour parler d'un espace où un grand nombre de plantes poussent et sont soignées, il ne s'agit pas toujours d'un espace extérieur ou à ciel ouvert.

Franck<sup>1</sup> est un homme d'une quarantaine d'année, ancien commercial reconverti en chauffeur routier, il m'a accueilli le temps d'une matinée dans son « jardin en pot ». Sylvie est une femme d'une cinquantaine d'année, ancienne restauratrice, elle se consacre à présent à sa passion pour les plantes dans un appartement du centre-ville de Toulouse. J'ai aussi effectué un entretien par Zoom avec Manon, une jeune infirmière, qui vient de s'installer dans un appartement au rez-de-chaussée de son immeuble, ce qui lui permet de s'occuper d'une parcelle de jardin.

Pour approfondir ma recherche, je me suis appuyée sur plusieurs articles. Le premier « A quelle mode vais-je planter mes choux ? » de Anne Luxereau a été publié en 1986 dans la revue Terrain. Dans cet article, l'anthropologue s'intéresse à l'engouement des « néo-pyrénéens » pour le jardinage. Ce terme désigne une population plutôt jeune, ayant décidé dans les années 70, de quitter la ville pour s'installer dans les montagnes pyrénéennes. Mon développement va aussi reposer sur l'article « Un espace singulier » d'Ariane Bruneton-Governatori publié en 1986 dans la revue Terrain. Dans celui-ci, l'anthropologue présente l'utilisation de l'espace au sein de jardins potagers dans les Pyrénées centrales. Elle s'interroge sur la construction identitaire individuelle à travers l'espace potager. L'article « Les jardins de la nostalgie » de Sylvie Nail, publié en 1997, se concentre sur la patrimonialisation du jardin anglais. Ce processus éclaire le rôle identitaire et politique des jardins. Enfin, le dernier texte que je vais mobiliser, s'éloigne de l'espace terrestre, puisqu'il s'agit de l'article « Le bonheur est dans les airs » de Luc Robène, Dominique Bodin et Stéphane Héas, publié en 2006. Les auteurs y font une rétrospective de l'aérostation au XIX<sup>ème</sup> siècle. Ils montrent comment la volonté de fuir un environnement corrompu par l'Homme, pousse l'élite française à s'élever dans les airs, à la recherche d'une communion avec la « nature ».

A travers mon développement, je vais être amenée à utiliser le terme « nature », tout d'abord pour plus de fluidité, mais aussi car c'est l'appellation émiqque utilisée par les personnes interrogées dans les entretiens et dans les articles. Les documents que j'ai choisis se situent tous dans un cadre occidental et naturaliste, où l'idée de « nature » est à saisir en tant que réalité matérielle indépendante de l'activité humaine. Ainsi la « Nature » désigne un ensemble très vaste qui prend en compte les animaux, les végétaux ou encore le climat. Dès que possible, j'apporterai des nuances.

A partir de mes entretiens, de ces quelques articles et des deux entretiens menés par Annie-

Hélène Dufour avec un couple de retraité et une femme anglaise, je vais essayer de comprendre comment les urbains s'approprient l'espace de jardinage. Cette question sera développée en parallèle des études sur le jardinage pratiqué dans les milieux ruraux.

Tout d'abord, il s'agit d'un lieu particulier, qui nécessite de savoir négocier avec son espace. Pour les passionnés interrogés, il s'agit d'apporter de la vie dans la ville, quitte à se laisser envahir. Ensuite, c'est un savoir-faire. Les « jardiniers de ville » se réapproprient des ressources transmises par leur famille, les adaptent à leur façon et cherchent de nouvelles connaissances à travers des nouveaux modes d'apprentissage. Enfin, l'espace de jardinage est un espace à soi. Cela est visible par la créativité et l'originalité dont font preuve mes informateurs, mais aussi par les conflits générationnels et spatiaux qui se créent. Cependant, malgré les tensions, le jardin reste un terrain d'entente.

Il est onze heures, j'ai rendez-vous chez Sylvie. Elle habite dans un bâtiment ancien du centre historique de Toulouse. Pour entrer dans son appartement, je monte un escalier extérieur et arrive sur une terrasse surélevée, où elle m'attend avec un grand sourire. Il faut faire attention de ne rien faire tomber, l'étroit passage étant délimité par plus d'une cinquantaine de pots en terre cuite de toutes tailles. La terrasse regroupe un grand nombre de cactées, de plantes grasses, mais aussi un olivier, du papyrus et des sortes de lianes qui serpentent jusque la cour intérieure de l'immeuble. Les plantes grasses sont isolées des plantes vietnamiennes, elles-mêmes séparées des plantes provençales. Très accueillante, elle me fait entrer et visiter son intérieur coloré, tout aussi richement fourni. Elle m'explique que chez elle, il y a des plantes partout, sauf dans la chambre. Si la frontière entre extérieur et intérieur semble donc exploser, il y a bien une distinction qui est faite et une négociation avec l'espace qui est entreprise. Pour Sylvie, son lieu de vie se mêle entièrement à son lieu de jardinage. Elle a déjà pensé avoir une maison à la campagne, avec un petit jardin, à l'image de sa mère. Mais elle me confie qu'elle se sent trop citadine, qu'elle aime la vie en ville et qu'elle ne se sent pas prête à l'abandonner. Frank possède un jardin en pot. Il vit dans une maison mitoyenne, et l'espace extérieur est entièrement goudronné. Mais cela ne suffit pas à arrêter ce passionné, qui a

donc installé des centaines de pots sur le sol. Des plantes et des arbres de toutes sortes se mêlent et transforment la petite cour en un véritable jardin aussi feuillu que fleuri, qu'il appelle affectueusement sa « belle jungle urbaine ». Il aime le côté évolutif de son jardin qui n'est jamais figé et qui change en fonction de son humeur et de ses envies.

Pour ces deux citadins assumés, leur pratique permet d'apporter de la vie dans la ville.

Recréer un peu un éco-système, ça, ça me tenait à cœur. Là-haut, j'ai mis des hôtels à insectes, l'été on a beaucoup de papillons, beaucoup d'abeilles. Alors ça en ville, c'est assez kiffant. J'ai quelques oiseaux qui viennent, j'ai des merles, j'ai des moineaux, j'ai... j'ai eu des mésanges et des rouges-gorges. (...) J'entends des merles... Y a des tourterelles qui venaient, j'étais comme un gamin en fait, c'est vrai que pendant le premier confinement j'étais à la fenêtre, ou je me mettais

sur la terrasse et je les regardais faire. C'est pour ça d'ailleurs que je ramasse pas les olives, je les laisse tomber au sol et les merles adorent ça, donc ils viennent chercher à chaque fois les olives. Quand on est là, en journée, ils restent un peu à distance, mais l'idée c'est de créer vraiment un environnement, c'est pour ça que j'ai mis des nichoirs. (Frank, 2021)

Manon m'explique que lorsqu'elle voit une maison ou un appartement sans plante, elle a l'impression qu'il manque quelque chose, que c'est vraiment ce qui « apporte de la vie, de la beauté » dans un logement. C'est aussi la vie qui déborde des plantes, qui motive la passion de Sylvie. Très présente sur Instagram, elle regrette les pages trop « esthétisantes » qui transforment la plante en décor. D'après elle, une plante n'est pas limitée à son caractère esthétique. Elle décrit ainsi ses tillandsias :

D'arriver à les faire fleurir, de se dire comme ça : elle s'ouvre, elle s'accroche n'importe où, elles n'ont pas de racines. Enfin bon, elles captent vraiment les nutriments dans l'air et dans la pluie. Je trouve ça fascinant, même si au départ, c'est vraiment pas la plante que je trouve la plus belle. (...) Y a pas que l'esthétique. C'est vraiment leur façon de vivre, je trouve ça fascinant. (Sylvie, 2021)

Pour mes informateurs, cet amour des plantes les conduit parfois à se laisser envahir, comme si ils acceptaient de se trouver face à quelque chose de plus grand qu'eux, quelque chose qui les dépasse. Mais aucun ne décrit ce sentiment comme négatif, il est plus question de fascination et d'étonnement. Manon m'explique que ses invités sont souvent étonnés en entrant chez elle, et ne peuvent s'empêcher de faire remarquer que « c'est encombré » et qu'il y a « beaucoup de plantes ». Frank insiste sur sa volonté de « laisser la nature faire », de lui accorder sa liberté. La femme

anglaise des entretiens d'Annie-Hélène Dufour était aussi passionnée par les fleurs sauvages qu'elle laissait pousser de l'autre côté de son ruisseau. Mais cet espace laissé au bon vouloir de la nature était finement délimité et entièrement décrit par ses caractéristiques « sauvage » et « merveilleuse », en bref marginale. Sylvie explique qu'on lui demande parfois si elle ne se sent pas « étouffée » par ce grand nombre de plantes, elle s'en indigne un peu, et affirme qu'elle n'imagine pas un appartement moins foisonnant, redoutant qu'il fasse « vide ». D'un geste de la main, elle me montre sa bibliothèque où des montagnes de livres se cherchent une place dans un joyeux désordre, puis se décrit comme envahissante et désordonnée : « C'est mon amour de la nature, c'est pareil, je fais comme elle ». Au contraire, le couple de retraité interrogé par Annie-Hélène Dufour faisait une délimitation nette entre l'intérieur et le jardin, entre le lieu de vie et le lieu de loisir.

Les citadins que j'ai interrogés se sont donc appropriés la pratique du jardinage, souvent associée à un modèle extérieur et rural, de manière à le faire coïncider avec leur lieu et mode de vie. Cette utilisation de l'espace s'accompagne d'un véritable savoir-faire.

Le jardin tient une place centrale dans les parcours familiaux. Le couple de retraité explique venir d'un milieu paysan, et reconnaît avec fierté avoir transmis à leurs enfants leur goût pour le

jardinage. La femme anglaise interrogée par Annie-Hélène Dufour, garde aussi un souvenir vif de la première parcelle que sa mère lui avait octroyé, pour faire son propre jardin, elle avait alors six ans. Les jardinières ariégeoises confirment qu'elles tiennent leur savoir de leur mère, leur belle-mère ou encore leur tante, qu'elles ont vu faire lorsqu'elles étaient jeunes, et qu'elles imitent maintenant qu'elles sont adultes. Leurs nouveaux voisins, même débutants dans cette pratique, gardent tous en mémoire un « initiateur », un « modèle » venu de l'enfance. Les faits sont différents pour les personnes que j'ai interrogées. Seul Manon reconnaît tenir une grande partie de son savoir de ses parents. Sylvie pense que ses parents n'ont jamais eu de plantes dans son enfance. Elle se souvient néanmoins du jardin de sa grand-mère à Marseille, mais ce dernier était alors bien différent du sien, puisque situé en extérieur, en Provence, et pourvu d'une grande variété de « plantes de mamie ». De la même manière, Frank ne s'est jamais intéressé au jardin de sa mère, mais souhaite aujourd'hui faire « comme avant » et utiliser des techniques « d'anciens ». Cependant, pour Sylvie, l'histoire familiale des plantes revêt une importance sentimentale. La plante la plus âgée qu'elle possède, un cactus d'une trentaine d'années, appartenait avant à sa grand-mère. A travers lui, c'est son souvenir qui s'épanouit et tout le jeu de relations qui l'entoure : « Quand je regarde le cactus de ma grand- mère, je pense à elle et au voisin qui lui a donné que je connaissais bien ».

Pour Franck, Manon et Sylvie, savoir s'occuper des plantes a été un travail d'abord solitaire. C'est l'expérience qui leur a permis de s'occuper petit à petit de plantes « plus compliquées » mais

surtout de réussir à faire le tri entre les bons et les mauvais conseils. Pour Sylvie, comme pour les jardiniers interrogés par Annie-Hélène Dufour, les livres de jardinages, tout comme les vendeurs en jardinerie, sont souvent imprécis et peu juste. La meilleure manière de s'améliorer est de tester et de s'adapter. Frank a commencé son jardin après s'être pris de passion pour l'émission télévisée *Silence, ça pousse !* A son intérêt pour les nouveautés, se couple une volonté de faire des économies, dans ce qui représente une part importante du budget de son ménage. Afin de ne pas gaspiller d'eau, il utilise des billes d'argiles dans la totalité de ses pots et dispose des oyas dans les pots des agrumes. Depuis sa lecture du manuel de Renaud de Looze : *L'urine, de l'or liquide au jardin. Guide pratique pour produire ses fruits et légumes en utilisant les urines et composts locaux*, il coupe aussi l'eau de son arrosoir avec sa propre urine.

Il s'agit donc de trouver de nouvelles techniques et pour cela, les citadins interrogés ont recours à de nouveaux modes de transmissions et à une nouvelle communauté de pratique (Wenger, 2005). Manon m'explique qu'elle tient une grande partie de ses connaissances, des réseaux sociaux comme Instagram, Facebook, Pinterest ou même YouTube. Frank parle de « communauté » et m'explique qu'il s'est déjà fait des amis grâce à la page Facebook en question. Manon demande régulièrement des nouvelles des plantes qu'elle a troqué et reçoit en échange des photos et l'avancement des boutures... Si la première prise de contact est virtuelle, les « troqueurs » finissent toujours par se rencontrer pour l'échange, et parfois plus si affinités. C'est le cas de Sylvie qui est sur la page depuis 2019. Elle m'explique avoir toujours eu de bonnes expériences et

être devenue proche avec des « troqueurs » qui organisent de temps en temps des « Apéro-troc ». Facebook lui permet d'aider des jardiniers parfois moins avertis qu'elle sur les succulentes, sa spécialité. En ce qui la concerne, elle demande des informations pour l'identification de certaines plantes. Les réseaux sociaux permettent donc de rapprocher des personnes de tout âge et de tout horizon autour d'une même passion. La création d'événements et de rencontres est rendue plus facile mais aussi plus accessible à un grand nombre de personnes. Par le biais d'une page, Toulouse rétrécit pour permettre à des inconnus de se rencontrer et d'échanger. Pour Sylvie, il ne s'agit pas seulement de plantes et d'échanges. Il s'agit « d'y mettre du sien », d'offrir une partie de son engagement, de son histoire et de sa passion. Touchée, elle prend l'exemple d'une jeune troqueuse qui lui a donné un yucca ayant appartenu à son arrière-grand-mère. Elle m'explique que lorsqu'elle regarde une plante qu'elle a reçu lors d'un troc, elle pense à la personne et à ce qu'elles se sont racontées. La plante agit alors en médiateur et point d'ancrage dans la relation.

Les nouveaux modes de transmission utilisés sont donc nécessaires à saisir pour comprendre les dynamiques à l'œuvre dans le jardinage en milieu urbain. Si le foisonnement de conseils et de discussions est réel, il n'y a pas pour autant une uniformisation des jardins, au contraire. Pour toutes les personnes que j'ai interrogées, il s'agit d'un espace « à soi ».

D'après Anne Luxereau, la production qui découle du jardin n'est pas l'essentiel dans cette pratique. Ce qui compte, c'est d'avoir créé son propre décor autour de sa maison, un espace qui suit nos propres règles, nos propres envies. Dans « Un espace singulier » l'autrice montre que même si le contenu est très peu variable d'un jardin à l'autre, les jardinières revendiquent leurs différentes organisations, leur liberté et la singularité de leur potager. En soit, le jardin est un espace que l'on s'approprie et qui nous permet de nous identifier et d'être identifié. Dans le cadre de son terrain, le jardin permet aux néo-pyrénéens et aux jardiniers locaux de se différencier et de se reconnaître. Le jardin de Frank est agrémenté de plusieurs objets de décoration, fabriqués par ses soins et dont il ne cache pas sa fierté. A l'aide d'anciennes planches de bois trouvées à la déchetterie, il a construit un atelier pour ranger ses outils, en levant les yeux je découvre un vieux guidon de vélo, entouré d'un cadre ovale aux dorures fatiguées, puis un peu plus loin, une balançoire fabriquée à l'aide d'un skateboard se balance doucement. Frank voit son jardin, comme un reflet de sa personnalité « un peu gamin, un peu sale gosse ». Il met l'accent sur son urbanité, et sur l'importance pour lui d'apporter la nature à l'intérieur de la ville. Pour lui, ce sont deux choses tout à fait compatibles. Le jardin est un espace de créativité, d'individualité. L'écologie, un domaine important pour lui, transparait dans sa manière de construire son jardin où des éléments de « récup' » se mêlent à un environnement agréable, propre, citoyen. Sylvie m'explique que c'est pour cela qu'elle ne s'est jamais laissée tenter par les jardins partagés. Pour elle, fonctionner en groupe « c'est compliqué », elle préfère garder sa liberté. Le choix des plantes est d'ailleurs très personnel.

Les gens ils me regardent toujours bizarre. J'adore la mousse, enfin les mousses... Il y a régulièrement des morceaux qui tombent de l'église quand il pleut alors... bref. J'en ai ramassé...

quand je vous dis que moi... moi ça me fascine la mousse ! Parce que ça a des textures, on dirait un petit paysage, enfin bon voilà... mais les gens ils ... (*elle grimace et se met à rire*). Déjà je trouve ça très joli en fait à l'extérieur, mais là, voilà, on met dans une boîte, dans un truc, un bocal, ça vit tout seul, voilà (...) Que ça puisse vivre comme ça, on ferme, on a plus besoin de rien faire. (Sylvie, 2021)

Pour Sylvie, c'est toujours le côté vivant de la plante qui prime, sa page Instagram s'appelle d'ailleurs « *Vies Végétales* ».

Mais, le jardin, loin d'être toujours le havre de paix espéré, se dessine parfois comme un lieu d'affrontement. Quand Annie-Hélène Dufour parle au couple de la taille des arbres, l'homme reconnaît qu'il se limite pour que cela ne devienne pas un « frein pour la paix du ménage ». La

femme s'étonne d'une telle expression, affirmant que même si son mari taille parfois trop les arbres fruitiers, le conflit ne les mène jamais aussi loin. Une tension peut aussi venir d'une différence d'appréciation. Anne Luxereau montre que les autochtones ariégeois trouvent les jardins de leurs nouveaux voisins « sales » alors que ces derniers qualifient les jardins traditionnels ariégeois de « propres » en effet, mais « moches ». Les critères d'évaluations ne sont visiblement pas les mêmes, et dressent des frontières. Ariane Bruneton-Governatori montre par ailleurs que le jardin est à la fois un poste d'observation de ses voisins, mais aussi un refuge, si l'on veut disparaître à l'arrivée d'un importun... Frank me montre par ailleurs les pots de cactus qu'il a disposé sur le mur côté rue, afin de dissuader les « petits curieux » qui n'hésitaient pas à l'escalader pour observer l'intérieur de la cour. Frank rentre aussi régulièrement en conflit avec sa mère « fille de la société de consommation », qui ne comprend pas sa manière de jardiner. Alors qu'il veut revenir à des choses simples, elle considère qu'il fait un retour en arrière. L'exemple de la patrimonialisation du jardin anglais montre que ce dernier joue aussi un rôle politique. Des conflits peuvent donc émerger à l'échelle nationale, sur la manière de préserver ce patrimoine. Les mesures de préservation en Angleterre imposent des normes censées ancrer le jardin dans une tradition particulière. En faisant cela, la législation bride le caractère privé et créatif de certains jardins et s'attise la colère des propriétaires et des paysagistes.

Ainsi, la confrontation d'individualités, de sociétés ou de cultures différentes peuvent mener au conflit, même lorsqu'il est question de jardinage. Cependant, tous les discours qui ont été mobilisés dans ce devoir semblent s'entendre sur un point. Le jardinage fait du bien. Luc Robène, Dominique Bodin et Stéphane Héas montrent que le contact avec des éléments dits « naturels » offre pour les individus un sentiment de bien-être, car ils sont reliés à des symboles de vie, de santé et donc de force. Pour Madame B. interrogée par Ariane Bruneton-Governatori : « *Le jardin autrefois, c'était le tranquillisant d'aujourd'hui* » (p.2). Anne Luxereau aborde aussi le jardin comme un espace qui permet de se rassasier le corps et l'esprit. Cette vision du jardin semble partagée par la femme dans l'entretien 2450 qui confie : « Je peux avoir des soucis, même des soucis graves, je vais dans le jardin et pendant le temps où je suis dehors, j'oublie tout ! » ou bien de son mari qui affirme « j'aime avoir un travail intellectuel au jardin ». Être au jardin, c'est être à

l'extérieur, pas seulement de sa maison mais aussi d'un espace grouillant de réseaux de sociabilité qui épuise le besoin d'individualité. Un extérieur métaphorique donc, ou du moins spirituel, puisque ce sentiment de bien-être est expérimenté par mes interlocuteurs citadins.

Parfois, je vois pas passer l'après-midi parce que je suis en train de m'occuper de mes plantes. Ça fait vraiment du bien. Ça vide la tête, et puis ça occupe les mains, moi j'ai souvent quand je sors... faut que je regarde parce que je passe mon temps à ... vous

savez... vérifier si .... si c'est assez... si faut arroser... (*elle mime son doigt qui tâte la terre*) donc j'ai souvent (*elle montre ses mains terreuses*) les gens qui me regardent, enfin bref. (Sylvie, 2021)

Le jardinage est incorporé par Sylvie, il marque son corps et son état d'esprit. Le jardinage est donc une activité, une passion, qui permet de sortir de son quotidien, d'oublier ses soucis, et cela même si elle ne s'effectue pas à l'extérieur, hors de l'habitat et du lieu de vie. Frank le reconnaît, depuis qu'il jardine il est plus apaisé, plus « zen ». Ce sentiment de bien-être et cet amour des plantes, font accepter aux jardiniers que j'ai interrogés les quelques désagréments que suppose leur pratique. Manon laisse toujours ses volets entrouverts, même lorsqu'elle part un certain temps, malgré les craintes que cela lui procure. D'ailleurs, elle trouve compliqué de laisser ses plantes entre les mains d'une autre personne et compare sa situation à celle des propriétaires d'animaux de compagnie. Sylvie prend environ deux heures par jour à arroser toutes ses plantes. Mais en plus du temps et du coût que suppose l'entretien de son jardin de ville, elle m'explique que son grand nombre de plantes l'empêche de partir en vacances en même temps que son mari. Il est nécessaire que l'appartement soit toujours occupé, et il est difficile pour Sylvie de déléguer les soins à prodiguer à ses protégées. Mais elle conclut en riant : « C'est pas grave hein, j'ai beaucoup voyagé dans ma vie, c'est...je ne sais pas... un autre voyage ? ».

Assez rapidement je me suis confrontée à une pré-notion. Je pensais que pour les passionnés de jardinage, vivre en ville était handicapant. Les entretiens m'ont prouvé le contraire. Il n'existe ni frustration, ni désir de changer de lieu de vie. La pratique du jardinage de ville n'est pas seulement la transposition d'une pratique rurale, elle existe en soi et pour soi. C'est à la fois une manière d'apporter de la vie à un espace parfois considéré comme « morne », tout en assumant les bénéfices que suppose une vie citadine. L'accent est mis sur le caractère vivant des plantes et sur les bienfaits réciproques de la relation plante-jardinier. Il ne s'agit pas de faire « comme » mais plutôt de faire « autrement ». L'idée que l'Homme exerce son pouvoir sur la « Nature » en domestiquant les plantes s'est aussi trouvée malmenée par mes observations. La « Nature » ne tient pas seulement son pouvoir de l'imprévisibilité qu'elle génère et qui exaspère les jardiniers étudiés au premier semestre. Elle est aussi puissante, dans l'entretien qu'elle impose à ses « propriétaires ». Comme un enfant, elle leur coûte de l'argent, du temps, et structure leur emploi du temps. Les jardiniers que j'ai interrogés ne vivent pas entouré de plantes, ils vivent avec des plantes. Je pourrais presque dire « en compagnie » de plantes. Si je continue mon terrain sur ce sujet, j'adopterais donc sûrement une approche plus sensible du jardinage.



Je regrette un peu de ne pas avoir pu effectuer d'observation participante pour cette enquête, d'autant plus qu'il s'agissait d'un sujet touchant au savoir-faire et à l'utilisation du corps. Néanmoins, après la frustration de travailler uniquement sur des matériaux de seconde-main au premier semestre, il était agréable de pouvoir mener des entretiens soi-même. Les entretiens menés par Annie-Hélène Dufour permettent une double interprétation, puisque mon regard d'étudiante se confronte au regard de l'anthropologue expérimentée. Ces documents permettaient donc l'analyse des réponses des interrogés, mais aussi des questions de la chercheuse. Par ailleurs, son statut de passionnée de jardinage ressortait de telle manière, que ses pratiques pouvaient elles-aussi, faire l'objet d'une analyse. Le regard extérieur et décentré, exigé en anthropologie était d'autant plus simple à mettre en place. Mener moi-même un entretien, en tant que néophyte dans le domaine du jardinage, m'a apporté un autre regard et m'a permis de remettre en question mes postulats de base.

Comme je le supposais dans mon protocole de recherche, il y a bien eu un engouement pour les plantes qui a suivi le premier confinement. Frank, Manon et Sylvie m'ont fait part de la même observation et de leur étonnement à ce sujet. Depuis la fin du confinement, le prix de certaines plantes a explosé, tout comme le nombre de ventes en ville. En regardant de plus près la différence de réactions entre des publications Instagram de « Troque ta plante » datant de décembre 2019 puis d'avril 2020, on peut remarquer une augmentation significative du nombre de « j'aime » et de commentaires. Ainsi, sur la page Instagram de « Troque ta plante », les publications atteignaient difficilement les 300 j'aime avant le confinement, alors que les photos postées actuellement dépassent largement les 1000 j'aime. Il s'avère que les personnes que j'ai interrogées sont des habituées de ces pages, et se plaçaient donc, comme moi, en position d'observateurs de ce phénomène. Une enquête plus approfondie, avec davantage d'entretiens, me permettrait peut-être de comprendre la place de ces nouveaux venus sur les pages de passionnés de plantes, qu'il s'agisse de néo-jardiniers ou de personnes découvrant ces communautés d'échanges.

## **Annexe**

### **Bibliographie thématique. Transmission et savoir-faire**

Christian Bange, « Travail collectif en botanique et validation scientifique : les sociétés d'échange de plantes », *Bulletin d'histoire et d'épistémologie des sciences de la vie*, vol. volume 19, no. 2, 2012, pp. 175-189.

Christian Brassac, « Une vision praxéologique des architectures de connaissances dans les organisations », *Revue d'anthropologie des connaissances*, vol. vol. 1, 1, no. 1, 2007, pp. 121-135.

Raphaële Garreta, « Ces plantes qui purifient », *Terrain* [En ligne], 31 | septembre 1998, mis en ligne le 14 mai 2007, consulté le 11 décembre 2020. URL :

<http://journals.openedition.org/terrain/3140> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/terrain.3140>

Renaud de Looze, *L'Urine de l'or liquide au jardin*, Terran Edition, 2018

Anne Luxereau, « A quelle mode vais-je planter mes choux ? », *Terrain* [En ligne], 6 | mars 1986, mis en ligne le 23 juillet 2007, consulté le 12 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/terrain/2905> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/terrain.2905>

Etienne Wenger, and Fernand Gervais. *La Théorie Des Communautés De Pratique*. 2005.  
**Identité et Patrimoine**

Philippe Descola, « Le Jardin de Colibri. Procès de travail et catégorisations sexuelles chez les Achuar de l'Equateur » In: *L'Homme*, 1983, tome 23 n°1. pp. 61-89.

Sylvie Nail, « Les jardins de la nostalgie », *Terrain* [En ligne], 29 | septembre 1997, mis en ligne le 21 mai 2007, consulté le 05 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/terrain/3252> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/terrain.3252>

---

Luc Robène, Dominique Bodin et Stéphane Héas, « Le bonheur est dans les airs », *Terrain* [En ligne], 46 | mars 2006, mis en ligne le 15 mars 2010, consulté le 12 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/terrain/4037> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/terrain.4037>

### **Utilisation de l'espace**

Ariane Bruneton-Governatori, « Un espace singulier », *Terrain* [En ligne], 6 | mars 1986, mis en ligne le 19 juillet 2007, consulté le 5 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/terrain/2894> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/terrain.2894>

Michel De Certeau, Luce Giard, and Pierre Mayol. *L'invention Du Quotidien*. Nouvelle édition ed. 1990. Print. Folio. Essais 146 238.

Tim Ingold, and Pierre Madelin. *Marcher Avec Les Dragons*. 2018.

### **Entretiens du fond de recherche d'Annie-Hélène Dufour :**

2450 : Un couple parle de sa passion des jardins et du jardinage – 2h11  
2451 : Une femme d'origine anglaise parle de son goût pour le jardin – 42 min

### **Entretiens personnels :**

Frank, à Toulouse, le 28 mars 2021 –1h50  
Manon, en visioconférence à Toulouse, le 24 mars 2021 –0h21  
Sylvie, à Toulouse, le 19 mars 2021 – 0h55  
Vianey, au téléphone à Toulouse, le 19 mars 2021 – 0h15

## **Guide d'entretien.**

Mes informateurs ont souvent débuté la discussion en me posant des questions sur mes études et sur mon propre attachement aux plantes. J'ai commencé l'entretien enregistré en me présentant et en expliquant comment se déroule un entretien en anthropologie. Puis je leur ai proposé de se présenter et de m'expliquer depuis combien de temps ils jardinent. Les entretiens se sont donc lancés naturellement, sans que j'ai besoin de trop regarder mon guide. Voici les questions dont il était composé :

- Vous<sup>2</sup> vous intéressez aux plantes depuis longtemps ?
- On jardinait dans votre famille ?
- C'est une passion (je peux parler de passion?) que vous partagez avec des amis ?
- Ce n'est pas un obstacle d'habiter en appartement lorsqu'on aime les plantes ?
- Vous êtes sur la page Facebook « Troque ta plante » depuis combien de temps ? Comment l'avez-vous connu ?
- Vous y avez déjà demandé de l'aide ? A quel propos ? Vous avez reçu des réponses ? Vous avez déjà répondu à une publication ?
- Vous avez déjà troqué des plantes/outils ?
- Y a t-il des outils ou des produits que vous utilisez en particulier ?
- Où achetez-vous vos plantes? Vous y allez seul.e.s ? Comment vous les choisissez ?
- Vous avez un temps réservé au jardinage ? Des projets particuliers ?
- Vous avez passé votre confinement ici ?
- Vous changez souvent vos plantes de place ? Elles sont toujours disposées comme ça ?
- Comment vous organisez votre espace de vie par rapport à votre espace de « plantes » ?